



De l'histoire et non pas de la politique

Monsieur le Président,

Messieurs,

Ma première parole doit être une parole de félicitation à l'adresse de votre président, M. Crépeau, qui semble résister aux injures du temps avec une vigueur tout à fait remarquable. Il semble que l'impulsion qu'il a su donner à la Société d'Industrie Laitière n'est en somme que l'expression de l'activité qui l'anime lui-même, et qui nous fait augurer, pour lui comme pour l'œuvre à laquelle il se dévoue depuis si longtemps, de longues années encore.

Ma deuxième parole sera pour remercier les directeurs d'avoir bien voulu me demander encore cette année d'assister à votre convention. C'est un grand honneur, et je vous en remercie bien sincèrement au nom de la Coopérative Fédérée qui cherche, elle aussi, dans un ordre d'idées un peu différent de celui que vous poursuivez, à atteindre un but qui se rapproche beaucoup du vôtre.

J'ai pensé cette année à vous dire quelques mots de l'idée coopérative en général, et d'en faire quelques applications à ce qui s'est passé chez nous depuis notre dernière rencontre.

Notre vie économique est remplie d'une telle quantité d'organisations de tous les genres, que bien souvent nous ne voyons que confusément les associations coopératives se dessinant sur le fond du tableau de nos activités.

Pour bien examiner les activités coopératives, l'évolution de l'idée coopérative et tout ce qui s'ensuit, il faut laisser le sentier battu des détails et remonter plus haut, en constatant, à l'origine d'abord, quel a été le motif, le but que se sont proposés ceux qui ont donné au monde cette idée de travailler en commun.

Si l'infiltration de l'esprit coopératif est bien lent au sein de la classe agricole, on est porté à maugréer et à crier partout que le cultivateur est trop individualiste pour s'associer à d'autres et progresser dans cette direction.

Ce reproche que l'on fait trop volontiers n'a pas toujours existé. Il s'est accentué depuis une couple de siècles seulement, et l'on peut dire que c'est avec le 18e siècle que les idées se sont dirigées avec le plus de force du côté individualiste, laissant les sentiers que l'on avait parcourus d'abord du travail en commun, et qui s'appelaient au temps du moyen-âge, la coopération.

En effet, le 18e siècle a été le siècle des grandes explorations, des découvertes géographiques et surtout des découvertes dans la mécanique, dans l'art de fabriquer des machineries et de restreindre en quelque sorte le travail que l'on était obligé de faire en commun. Aussi, en changeant les habitudes que l'on avait de ce travail de camarade qui était si fréquent au moyen-âge, plusieurs des bonnes habitudes qui ont enrichi notre histoire sociale, et que vous trouverez écrites sur la plupart des monuments qui sont dus au travail concentré d'un grand nombre d'individus, l'on s'est éloigné de la route qui conduisait au succès par l'effort concentré, et on est retombé dans l'individualisme qui ne s'applique pas seulement aux cultivateurs mais à toutes les classes de la société actuelle.

La conception d'un prix juste et équitable n'était pas seulement le fait d'un petit village ou d'une région, mais c'était l'idée même qui dominait à ce temps-là presque tous les villages d'un grand pays comme la France, par exemple; et quand l'on essayait de concevoir la beauté d'une ville, ce n'était pas surtout le commerce, l'importance de ses manufactures que l'on voyait tout d'abord, mais c'était d'abord sa beauté artistique, la beauté qui pouvait faire école sur d'autres régions et qui donnait un sentiment de fierté à ceux qui devaient l'habiter.

De là, cette architecture, ces monuments d'une beauté impénétrable que tous les âges, même aujourd'hui, ne cessent d'admirer en les imitant. Et c'est en submergeant par l'effort individuel et manufacturier toutes les conceptions que l'on avait de la vie en commun, du travail en commun, de la beauté en architecture, que l'on est parvenu à créer l'état de choses actuel et que, en réalité, ce n'est pas le moyen-âge qui a été le siècle de l'individualisme, mais plutôt le 18e siècle et le siècle actuel où la machinerie et le capital ont fait des efforts pour que chacun soit son maître

CONFÉRENCE DONNÉE AU LAC MÉGANTIC LE 10 OCTOBRE, 1934, A LA SOCIÉTÉ D'INDUSTRIE LAITIÈRE PAR M. L.-P. DESLONGCHAMPS, ASST-GÉRANT ET DIRECTEUR DE LA PROPAGANDE A LA COOPÉRATIVE FÉDÉRÉE DE QUÉBEC

à lui-même et ne dépende pas de son voisin.

A Dieu ne plaise que je ne veuille ici décrier l'individualisme qui a fait de très grandes choses, qui a un profond respect pour la liberté et qui, en faisant disparaître certaines lois d'inégalité, a pu offrir à tous des chances d'éducation considérables; mais on peut résumer en disant que c'est sous l'effort individuel que la notion du travail en commun est disparue.

Et à cause de cet instinct qui est au fond de tous les hommes, la notion s'est vite répandue que la classe riche qui emploie doit toujours avoir, pour le produit de son capital, une somme de plus en plus considérable de travail, et que de son côté le travailleur qui lui, donne tout son temps et toute son énergie, doit avoir, pour satisfaire les besoins de sa vie, une somme d'argent de plus en plus forte.

C'est cette notion générale qui a semé la guerre de classes qui aujourd'hui est si amère et divise tant de bons peuples entre eux. "Comment, je travaille moi-même; est-ce que je suis obligé de faire vivre mon voisin?" crient de toute force les ouvriers d'une catégorie; "Non, qu'il s'arrange tout seul et de mon côté je m'arrangerai comme je pourrai".

C'est cette notion, mes chers amis, qui a causé depuis quelque temps les différentes guerres de capital et de travail, et qui nous cause encore, au sein de nos bonnes sociétés agricoles, la division dont nous nous plaignons si souvent.

Devrais-je ajouter aussi le fait, depuis le temps où l'Angleterre est devenue industrielle plutôt qu'agricole, que le bonheur est pratiquement disparu de la surface de son sol?

Elle n'était plus guère, cette Angleterre heureuse, dont parle Shakespeare. La révolution industrielle qui s'accomplissait ainsi dans tous les pays attirait forcément dans les villes un nombre de gens que le mirage des heures courtes et du travail moins pénible devait rendre plus heureux; et on avait ainsi, de par le monde déraciné, dans presque toutes les régions agricoles, une quantité considérable de bonnes gens qui s'en venaient en ville, comme aujourd'hui d'ailleurs, grossir inutilement le nombre de ceux dont les cultivateurs devaient assurer l'existence par une production plus considérable. On employait les gens qui laissaient des foyers heureux dans des endroits qui n'étaient pas salubres, des places où non seulement ils étaient des étrangers, mais où ils ne se connaissaient même pas entre eux.

Au commencement du 19e siècle, il aurait été certainement bien difficile pour l'ouvrier ordinaire de voir que l'air d'industrialisation avait pour lui quelques chances de succès et pouvait assurer son avenir. Mais quelque chose est venu qui a allégé son travail, qui a amélioré sa condition, et c'est le mouvement social qui prenait racine, un siècle plus tard, et qui était appliqué à l'industrie, comme on avait essayé au moyen-âge, de l'appliquer en France. Ce mouvement s'appelait la COOPÉRATION.

Il a paru alors un homme qui était bien connu en Angleterre et aux États-Unis, ayant habité ces deux pays: c'est le grand Robert Owen, qui a justement été appelé "le Père de la Coopération".

Il avait imaginé une société dans laquelle l'agriculture et l'art de fabriquer les objets, au lieu d'être dans un chaos perpétuel et totalement en guerre, deviendraient des associés.

Il n'avait pas encore employé le mot ou plutôt cette rubrique que l'on dit si souvent aujourd'hui en coopération: "l'art de mettre la marchandise sur le marché"; mais seulement, il avait le désir que ces deux grandes forces qui dominent la société, puissent, en s'alliant, en se consultant, semer l'ordre et la prospérité. Il ne s'opposait guère à l'usage des machineries, mais il le souhaitait, et son désir lui apparaissait comme devant être un moyen de réintégrer l'homme dans un travail plus équitable, moins dur et qui le sortirait de sa

misère. Aussi, a-t-il pu dominer, conduire et éclairer tous les travailleurs de sa génération, c'est-à-dire depuis 1800 à 1850, non seulement à cause des espérances qu'il leur donnait, mais à cause de la foi qu'il avait dans un homme plus instruit, qui améliorerait son caractère, qui travaillait mieux et qui voulait assurer à sa famille une existence plus convenable.

Je n'ai pas l'intention de vous parler du rôle de l'éducation dans le mouvement coopératif; seulement, je crois que c'est un des facteurs essentiels, et qu'à la base de toute activité coopérative il faut placer l'éducation qui, au moins, doit en donner le but et la fin.

Cette éducation permet aux coopérateurs de tous les âges de faire une étude actuelle et suivie des conditions du marché, des possibilités culturelles, et vous voyez qu'elle est absolument nécessaire pour arriver à faire un succès.

Il est très intéressant de noter, en passant, que le mouvement coopératif, dès son origine, avait été créé par les efforts des habitants des villes plutôt que par ceux des habitants de la campagne, car c'est la nécessité qui les force à s'unir dans l'achat de leurs comestibles.

L'homme des villes, en effet, souffre plus que le cultivateur quand il manque d'ouvrage, parce qu'il n'a pas, comme ce dernier, de quoi se nourrir et nourrir sa famille par les ressources du sol qu'il cultive; et le plus grand mouvement coopératif qui n'ait jamais été tenté et qui a eu un succès considérable, a été l'établissement "des pionniers de Rochdale", dans le Lancashire en 1844.

L'on avait compris ce qu'il fallait faire pour donner aux habitants des villes une nourriture saine, des produits sains et une heureuse aisance.

Les principes qui ont présidé à l'établissement de sociétés sont très simples. Ils consistent dans la vente de marchandises aux prix du marché pour du comptant, et aussi dans la distribution des profits aux membres en proportion de leurs achats. Mais ce mouvement n'aurait certainement pas atteint la force considérable qu'il a aujourd'hui, s'il n'avait pas eu pour l'aider à bâtir la structure principale un nombre considérable de petites sociétés qui faisaient, dans chacune des villes ou paroisses qui avoisinaient la maison principale, une quantité d'aides et un marché tout trouvé pour l'achat ou pour la vente de ces produits.

Aujourd'hui, ces grandes fédérations sont non seulement des marchands de gros, des producteurs industriels, mais ils sont aussi les plus grands meuniers du monde entier. Ils ont aussi établi leurs banques, et en 1929 ils avaient en main un actif de plus de 43,000,000 de livres sterling et ils avaient fait des affaires pour 725,000,000 de livres sterling dans leurs différents comptoirs de banque.

Ce succès si remarquable est considéré aujourd'hui comme un roc de solidité et une assise qui permet d'assurer à l'Angleterre, même parmi les crises qu'elle traverse, une stabilité considérable.

Le fait que son succès, même dans les temps difficiles que nous passons, continue de s'accroître, est un indice que l'idée qui a présidé à sa fondation, les besoins qu'elle soulage et le but qu'elle se propose, étaient absolument justifiés.

Si je vous cite, en passant, ces quelques faits, c'est pour vous montrer ce que l'on a fait en Angleterre, et je pourrais dire aussi en Allemagne.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce qui s'est passé dans les autres pays, mais je ne pourrais passer sous silence ce que les Danois ont accompli dans le petit pays que l'on appelle le Danemark, où l'agriculture est aujourd'hui si florissante. L'un des facteurs essentiels du succès du Danemark sur les marchés mondiaux, c'est qu'on a toujours produit pour l'exportation et que par conséquent c'était au point de vue qualité plutôt qu'au point de vue quantité que l'on travaillait.

La coopération, comme on serait tenté de le croire, n'est pas une espèce de phi-

lanthropie ou une St-Vincent-de-Paul quelconque; elle peut rendre des services qui sont bien appréciés des classes pauvres, mais c'est plutôt incidemment. Elle est une nécessité pour le peuple qui produit comme pour le peuple qui consomme.

La coopération a fait, depuis quelques années, un chemin considérable dans la province de Québec. Elle en aurait fait beaucoup plus cependant si on avait commencé à faire, avec plus d'attention et de persévérance, l'éducation de nos cultivateurs à ce sujet; mais c'est un peu notre habitude de faire trop hâtivement ce que l'on croit être nécessaire, et bien souvent la précipitation que l'on met à l'exécution de certains programmes les gâte à tout jamais. Ceux-là même qui comprennent toute l'importance qu'il y a à étudier une question à fond avant d'en obtenir l'exécution, ont semblé être les premiers à négliger cette opération.

Il y a plus; dans certains quartiers où l'on prêche à tout venant l'éducation coopérative, l'on s'est appliqué à détruire d'une main ce que l'on édifiait de l'autre. L'on a prêché que le cultivateur devait être libre, ne jamais signer de contrat, et que le capital était une chose pour le moins secondaire. Comment voulez-vous aujourd'hui trouver chez nos cultivateurs, quand on leur parle de la nécessité de souscrire du capital et de signer un contrat, l'acquiescement nécessaire et le consentement indispensable que l'on aurait obtenus facilement en les éduquant chaque fois que l'on pouvait le faire? Tout de même, la coopération a marché, et la Coopérative Fédérée peut se vanter aujourd'hui d'avoir fait dans notre province un travail pratique et profitable à tous ceux qui s'occupent véritablement de coopération agricole.

D'abord, lors de la ré-organisation en 1929, notre Société, ainsi que toutes ses activités, ont été remises entièrement entre les mains de véritables coopérateurs; des cultivateurs pratiques qui en sont les directeurs. Le régime de procurations et des élections à longue distance était fini; il fallait, pour prendre part aux délibérations de la Coopérative Fédérée, être membre d'une Société qui faisait des affaires avec elle. C'est à partir de ce moment que tout le monde, (j'entends ceux qui sont de bonne foi), ont pu dire que la Coopérative Fédérée n'était plus une organisation du gouvernement, mais bien la chose propre des cultivateurs. Cette situation nous a donc permis un essor assez considérable, un choix d'employés qui n'étaient entravés en aucune façon, et l'orientation générale de l'entreprise vers le seul et unique but de rendre service aux cultivateurs.

Dès la première année, notre gérant général, M. J.-F. Desmarais, a pu réduire les dépenses d'administration de plus de \$80,000.00, et commencer à balancer un budget qu'il était nécessaire d'équilibrer avant d'entreprendre quoi que ce soit. Naturellement, le prix des denrées et des comestibles ayant diminué considérablement, le chiffre d'affaires s'en est ressenti, et les dépenses ont dû rester presque les mêmes, puisque malgré la réduction des prix, le volume des objets manipulés tendait plutôt à augmenter qu'à diminuer.

Je n'entreprendrai pas de souligner ici toutes et chacune de nos activités, mais qu'il me suffise de dire que l'une des principales fut celle de faire réduire

(suite au dernier couvert)

Ne vous inquiétez pas de votre hernie!



C.E. Brooks, Inventeur
Pourquoi vous tourmenter et souffrir plus longtemps avec votre hernie? Renseignez-vous au sujet de mon invention. Elle apporte aide, confort, et joie en traitant et soulageant des milliers de personnes atteintes d'hernies gênantes. Les Cousins & Air, lesquels rassemblent et joignent les parties rompues comme un membre cassé. Pas d'élastique désagréable ou cousin. Pas d'onguent ni emplâtre. Durable et bon marché. Nous envoyons sur casai pour le prouver. Gare aux imitations. Ne sont pas vendus dans les magasins, ni par agents. Écrivez aujourd'hui pour informations envoyées gratuitement dans une enveloppe unie scellée.
H. C. BROOKS, 339 State St., Marshall, Michigan.